

serait nécessaire de recourir à un éventail de sources plus variées. Si le domaine de l'histoire se joint ici à celui de la philosophie littéraire, la perspective de la philosophie stoïcienne, que Horst expose avec conviction, est elle-même mise en perspective.

Tine SCHEIJNEN

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol., 177 p. (HISTORIA-EINZELSCHRIFTEN, 229). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-10617-7.

La question de l'hellénisme dans l'Orient hellénistique et romain a été abordée dans des synthèses générales – citons F. Millar, *The Roman Near-East 31 BC-AD 337* (1993) ou M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.* (2001) – et dans une abondante bibliographie portant sur des centres intellectuels majeurs comme Antioche et Alexandrie. Le très riche ouvrage de Joseph Geiger, en partie fondé sur ses publications antérieures, entend étudier la question en Palestine gréco-romaine, en recensant les intellectuels hellénophones attestés dans cette région. L'auteur entend donc étudier la présence d'intellectuels grecs dans les centres secondaires et, partant, cherche à savoir si l'hellénisme en Palestine présente des caractéristiques propres, qui s'expliqueraient notamment par le contexte juif, ou s'il s'apparente à la culture grecque telle qu'elle s'illustre dans les autres parties de l'Orient gréco-romain. J. Geiger donne d'emblée sa réponse en affirmant, dans la préface, que les auteurs grecs venant de Palestine (ou actifs dans cette région) ne se distinguent guère des auteurs grecs du reste du monde grec. En réalité, il s'agit là d'un postulat qui appelle une discussion approfondie. L'ouvrage est constitué de trois parties. La première consiste dans une prosopographie des intellectuels grecs de Palestine (parmi lesquels se distinguent le philosophe Antiochus d'Ascalon et l'orateur Choricus de Gaza). La deuxième est centrée sur Ascalon, une ville qui offre une riche documentation sur la vie culturelle grecque. La troisième est consacrée à la place de la latinité en Palestine. La prosopographie donne la liste alphabétique de tous les intellectuels connus originaires de la Palestine (à l'ouest du Jourdain donc, mais l'auteur élargit son corpus à Gadara, en raison de l'importance des personnalités concernées, par exemple les rhéteurs Théodore et Apsinès). Sont ainsi répertoriés des auteurs et des rhéteurs, mais aussi des *pepaideumenoï* au sens large. Les informations disponibles sont rassemblées sous chaque entrée, mais pour les personnages bien connus et étudiés par ailleurs (et marqués d'un astérisque), J. Geiger renvoie aux publications qui leur sont consacrées (c'est le cas, par exemple, pour Méléagre ou Philodème). S'agissant des auteurs chrétiens, n'ont été retenus que ceux dont l'œuvre ne traite pas que de sujets chrétiens. De même, les auteurs de la tradition judéo-hellénique ont été *a priori* exclus. Ces choix paraissent étranges, dans la mesure où chrétiens, juifs et païens fréquentent les mêmes écoles, vivent dans les mêmes cités, et partagent un monde commun. Le corpus rassemble des rhéteurs, des sophistes, des grammairiens, des juristes, des philosophes, un acteur, des historiens, des poètes et des médecins. Cette prosopographie est assortie de cinq appendices. Le premier (A) dresse la liste des visiteurs ayant fait un court séjour dans la région : on y trouve ainsi, et à titre d'exemple, Hérodote ou Strabon (qui, en réalité, comme le signale J. Geiger,

n'aurait jamais séjourné en Palestine), Auguste et M. Vipsanius Agrippa (à propos desquels le lecteur est renvoyé à des ouvrages d'E. Malcovati et de J.-M. Roddaz, qui n'apparaissent pas dans la bibliographie finale), ou encore Aelius Aristide, dont le témoignage précis n'est pas cité (mais dont la visite à Scythopolis paraît en fait plus que douteuse, si l'on s'en tient à ce que l'orateur affirme lui-même au § 82 de son *Discours égyptien*). Les autres appendices sont consacrés au cercle d'Hérode (B), aux juifs et samaritains dont les sujets d'ouvrage ne sont pas spécialement juifs (C), aux intellectuels de Pétra, parmi lesquels se distinguent le fameux sophiste Callinicos et son rival Genethlios (D), et aux inscriptions versifiées de Palestine. La deuxième partie traite des intellectuels grecs originaires d'Ascalon. Un premier chapitre rappelle que l'hellénisme a connu une certaine globalisation qui se vérifie dans la langue et les genres littéraires utilisés, tout comme dans l'art et l'architecture. Dans ce contexte, Ascalon se distingue par la richesse de la documentation disponible depuis la fin de la République jusqu'à la conquête arabe ; elle est aussi, avec Acre, la seule ville de Palestine occidentale à n'avoir jamais été placée sous domination juive. Le chapitre 2 présente deux témoignages : le premier (IG² 8388) consiste dans un monument des IV^e-III^e siècles découvert au Céramique d'Athènes (avec un relief représentant un homme gisant, une inscription bilingue en grec et phénicien et une épigramme grecque) et érigé en l'honneur d'un certain Antipatros (ou Shem) fils d'Aphrodisios (ou d'Abdashtart) d'Ascalon ; le second, plus tardif, consiste dans des inscriptions de Délos (cf. ID 1718-1724, 2628) honorant un certain Philostratos (un banquier) et célébrant sa générosité pour l'île. Le chapitre 3 est consacré à l'épanouissement de la culture grecque à Ascalon entre la fin du II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C. L'auteur part d'une citation de Stéphane de Byzance qui, sous le lemme « Ascalon », cite huit personnages d'importance représentant trois branches du savoir : la philosophie (Antiochus, Sosus, Antibius, Eubius), la grammaire (Ptolémée, Dorothée) et l'histoire (Apollonius, Artémidore). Il y en aurait d'autres à citer, suggère Stéphane, et l'on notera l'absence de la poésie et de la rhétorique dans cette liste. Le chapitre 4 est entièrement consacré au poète Euenus d'Ascalon, peut-être un *grammaticus* émigré à Athènes, lequel est probablement l'auteur unique des onze épigrammes qui lui sont attribuées. Le chapitre 5 porte sur l'Antiquité tardive et sur les intellectuels d'Ascalon qui se sont illustrés à cette époque, par exemple ce Craterus (membre important de la cité et avocat, qui accueille un soldat thrace nommé Eutocius), le sophiste Ulpien ou l'architecte Julien d'Ascalon, auquel est consacré tout le chapitre 6. Le chapitre 7 aborde l'élément religieux de l'hellénisme palestinien (un domaine bien balisé par les travaux de Nicole Belayche), avec deux sanctuaires d'Ascalon attestés dans la documentation : le premier est consacré à Asclépios *Leontoukhos* (l'épiclèse est attestée par Marinus et désigne un dieu tenant un serpent) ; le second, désigné comme le *Tsrif* d'Ascalon (parmi les cinq lieux d'idolâtrie qui sont cités dans le *Talmud* babylonien), est peut-être à mettre en rapport avec un contexte égyptien, voire avec le dieu Sarapis. Un appendice est consacré au poète Marianus d'Eleutheropolis, contemporain de l'empereur Anastase (491-518). La troisième partie traite non plus de l'hellénisme à proprement parler, mais de la diffusion du latin et de la littérature latine en Palestine. S'il est acquis que le latin est la langue de l'armée et de l'administration, la présence du latin en Orient, comme en Palestine, s'avère un phénomène plus complexe. En témoignant plusieurs faits et plusieurs

documents : citons à titre d'exemple, l'épigraphie latine qui atteste l'importance du latin et dont la présence a été raffermissée par l'établissement de colonies, le rôle du droit et de ses nécessaires écoles de traducteurs (l'école de Beyrouth), les papyrus de Nessana qui comportent des morceaux de l'*Énéide* avec un glossaire, l'afflux de pèlerins chrétiens qui a joué un rôle certain dans la diffusion du latin, saint Jérôme établi à Bethléhem... ; tous ces témoignages prouvent que le latin s'est assez largement diffusé en Palestine et que cette diffusion a partie liée avec la culture hellénique de l'Orient. Dans l'ensemble, le plan de l'ouvrage et l'absence de conclusions partielles ou générale surprennent. Les études rassemblées dans cet ouvrage sont toutefois utiles pour qui s'intéresse à la Palestine antique ou à l'Orient romain, mais aussi à la *paideia* gréco-latine, voire à la seconde et à la troisième sophistiques.

Johann GOEKEN

Claude-Emmanuelle CENTLIVRES CHALLET, *Like Man, Like Woman: Roman Women, Gender Qualities and Conjugal Relationships at the Turn of the First Century*. Oxford, Peter Lang, 2013. 1 vol., 201 p. Prix : 54,80 €. ISBN 978-3-03911-912-7.

Consacré aux rapports de genres dans la Rome du I^{er} siècle ap. J.-C., l'ouvrage de C.-E. Centlivres Challet, publié en 2013, offre aux chercheurs ainsi qu'à un public plus large une importante synthèse sur ce sujet complexe. Depuis le début du xx^e siècle, la question des relations hommes-femmes à l'époque romaine a déjà fait l'objet de plusieurs études fondamentales apportant chacune un nouvel éclairage sur cette problématique complexe. Malgré les nombreux travaux antérieurs (voir : A.-M. Vérilhac, C. Vial et L. Darmezil, *La femme dans le monde méditerranéen, II : La femme grecque et romaine : bibliographie*, Paris, de Boccard, 1990), C.-E. Centlivres Challet a réussi à proposer une approche originale fondée sur une réflexion théorique solide. Après un *status quaestionis* très éclairant sur l'évolution des études – dites de genre – elle introduit la recherche (p. 1-19) en définissant son champ d'exploration, ses concepts méthodologiques et les lignes directrices qui régissent la suite de son exposé. Notons plus particulièrement la mise en place de sa principale grille d'analyse des sources réunies dans le volume. Pour l'historienne, les textes latins du I^{er} siècle présenteraient deux discours parallèles (« *dual discourse* », p. 3-4) sur la femme à la fois différents, mais complémentaires : l'un, vecteur de la conception traditionnelle et idéalisée de la société romaine et l'autre, indicateur des réalités vécues et ressenties plus personnellement par les auteurs latins. Dans le parcours introductif, elle insiste également, à juste titre et de manière assez novatrice par rapport à ses prédécesseurs, sur l'importance de ne pas se concentrer uniquement sur les différences entre les mondes masculins et féminins mais aussi de mettre en évidence leurs points de contact : *same and other*. C'est donc sur la base de ce fondement interprétatif que s'ouvre le premier chapitre, « *Within the Family* » (p. 21-42), dédié à la place et aux interactions des hommes et des femmes au sein de la famille romaine. À travers un examen des relations intrafamiliales (père, mère, père-fils, fille-père, fils-mère...), on découvre que les rôles ne sont pas clairement répartis selon le sexe des acteurs examinés comme le discours « officiel » le présente le plus souvent